

FERDINAND FABRE ET SON ŒUVRE

Au sortir d'un long et sombre tunnel , le voyageur de Montpellier pour Bédarieux , a , tout-à-coup , comme un éblouissement. Une vision rapide lui a fait entrevoir un moment, sur sa droite , un coin de l'Eden , un jardin de délices où est venu se blottir un éternel printemps. Mais avant qu'il se soit rendu compte de cette sensation, si soudaine, si agréable, emporté par la vapeur, il se trouve déjà en gare de Bédarieux.

Bédarieux, jolie petite ville de sept à huit mille âmes , chef-lieu de canton, jadis commerçante et manufacturière, aujourd'hui, comme beaucoup d'autres villes méridionales, paisible et calme plus que de raison. Mais trouvez-moi, même parmi les plus déshéritées , une ville n'ayant pas au moins une illustration, un de ses enfants dont elle puisse évoquer le souvenir et se glorifier ?

Les deux frères Cot sont originaires de Bédarieux. Le plus célèbre des deux, Pierre-Auguste, atteint d'une maladie de cœur, fut trop prématurément enlevé et pour sa gloire et pour l'art qui le pleure.

Enfant du peuple, élève des Frères, né pour la peinture, il y consacra toutes les forces de son corps, toutes les ressources d'un riche talent. Son début , *la Balançoire*, jeune fille gracieuse et légère comme un oiseau, fut justement remarqué au Salon et lui valut une place parmi les artistes de son temps.

A Montpellier, le musée Fabre possède de lui un *Prométhée* superbe. Qui, au moins de réputation , ne connaît

son *Arlésienne*, sa *Mireille* à l'église *Saint-Trophyme d'Arles* ? Dans le chalet de sa famille, sur la route de Bédarieux à Béliers, nous avons vu, non sans émotion, de fort belles ébauches. C'est la *Vie de sainte Élisabeth*, ouvrage important que Pierre-Auguste Cot destinait à son église paroissiale.

Enfin, Bédarieux se réclamera certainement un jour ou l'autre de Ferdinand Fabre, qui lui appartient aussi par sa naissance. Aujourd'hui, conservateur de la bibliothèque Mazarine, Ferdinand Fabre est personnellement un charmant homme. Il est petit, gros, rond, avec des cheveux blancs, des yeux noirs, une moustache noire peu prétentieuse. Avec cela, un air d'affabilité, de douceur et de joie dans toute la physionomie. Ajoutez enfin une grande bonhomie, une réelle franchise de paroles et d'appréciations, la conscience de sa valeur hautement avouée, et vous aurez le personnage en raccourci. Que s'il coupait cette moustache noire, d'instinct, en le voyant, vous l'affubleriez d'une soutane, et vous salueriez poliment : *Monsieur le Chanoine !!* Et vous ne vous tromperiez qu'à demi, tant est forte l'empreinte indélébile d'une éducation sacerdotale.

Destiné par sa famille à la prêtrise, élevé au presbytère par son oncle le curé, Ferdinand Fabre a vu s'ouvrir pour lui les portes du grand séminaire de Montpellier ; il a revêtu la livrée ecclésiastique, il a même franchi les premiers degrés de l'Ordre ; mais ne sentant pas l'attrait irrésistible du sanctuaire, n'entendant pas suffisamment l'appel divin, soudain, il s'arrêta, frissonnant ; il hésita, plein d'angoisse, puis il détourna la tête et revint dans le monde, tandis que ses condisciples faisaient le pas irrévocable du sous-diaconat.

Dernièrement, dans les *Annales politiques et littéraires*, un prince de la critique, Jules Lemaitre, parlant de Ferdinand Fabre, disait : « Il est lui-même un *montagnard* -

poète qui a failli être *prêtre*. Je soupçonne que c'est , au fond, l'amoureux de la nature qui a détourné le lévite ; que c'est Cybèle qui l'a enlevé à Dieu. Sans doute, il était trop ivre de la beauté de la terre pour devenir le ministre d'une religion qui sépare si absolument Dieu du monde visible. »

On ne saurait mieux dire, ni mieux caractériser, en peu de mots, l'homme et son œuvre.

Ferdinand Fabre est un *montagnard*. Voilà pourquoi son œuvre est un peu fruste, pourquoi aussi son style est touffu, pesant, laborieux, excessif, mais solide , robuste, savoureux et coloré.

Ferdinand Fabre a été un étudiant ecclésiastique. Il a même traversé le grand Séminaire. Aussi, pas une phrase qui ne sente en plein l'église ; pas une qui ne porte la soutane, et cela, à son insu, malgré lui peut-être !

Mais F. Fabre est un poète, et voilà pourquoi son œuvre, quoique un peu longue , est belle. Dans ses pastorales, comme dans ses drames , ce Balzac du clergé catholique voit presque tous ses personnages plus grands que nature. L'intensité du regard qu'il fixe sur eux les gonfle, les rend démesurés ; il les admire , il les craint , il les trouve sublimes ou redoutables, il frémit sous leur parole, parce que, comme tous les poètes , il a le don de s'absorber en eux, de s'en éprendre et de s'en émerveiller.

Si vis me flere.....

Et cependant, cet observateur du clergé français et des paysans primitifs, ce chantre amoureux et sincère de nos Cévennes n'est pas aussi répandu ni goûté au pays natal qu'à Paris par exemple.

Que cela ne vous étonne point ! Nul, vous le savez, de son vivant surtout, nul n'est prophète dans sa maison. Et puis, pour la masse, F. Fabre est trop profond et trop fin. Les paysans ne lisent guère ; les ouvriers s'en tiennent aux feuilletons des journaux. Quant aux autres, quant au

clergé surtout, leur catholicisme froissé, ne pardonne pas à l'auteur de *Lucifer* et de *l'Abbé Tigrane*, d'avoir tenté la résurrection du Gallicanisme mort depuis vingt ans, d'avoir, à l'heure de la persécution, apporté sa pierre contre les congrégations religieuses, d'avoir, en un mot, déserté peu à peu les sentiers de la foi pure, de la piété naïve et respectueuse.

A Bédarieux, la haute vallée de l'Orb se déploie en éventail jusqu'au Pujol entre deux chaînes de collines boisées. C'est, dit F. Fabre, une manière de serre chaude où cuisent au soleil les fruits les plus sucrés du climat méridional. Cette vallée, une des plus belles des Cévennes, est le cadre dans lequel Fabre a placé la plupart de ses romans.

Pour la voir convenablement cette vallée, foin des voitures et des chemins battus ! Prenons, au contraire, un des sentiers qui, de chaque côté de l'Orb, suit la rive, tournoyant dans un plant d'oseraies, de peupliers et de saules. C'est, par une matinée de septembre, tandis que sur les bois, les prés et les montagnes s'épanchent la lumière et la splendeur des cieux. Là :

Partout l'herbe fleurit et partout l'eau circule.

Il semble qu'on y respire la santé dans l'air ; on souhaite de vivre ! on veut, comme dit le vieux poète : « Se réjouir longtemps de sa force et de sa jeunesse. » On y prend l'amour de la vie avec l'amour de la lumière !

C'est ici qu'il fait bon lire et étudier F. Fabre et son œuvre. Nous sommes chez lui, mieux à même par conséquent de le comprendre et de l'apprécier.

Les Courbezon

Couronné par l'Académie française, ce livre est le premier en date (1862).

F. Fabre y a mis peut-être le meilleur de son esprit et

de son cœur. Souvenirs d'enfance, premières et pénétrantes émotions de l'adolescence, juvénils enthousiasmes, judicieuses observations : tout un flot de poésie longtemps contenu dans son âme, déborde enfin avec un élan irrésistible et empoignant.

La Providence nous a fait rencontrer au bourg d'Hérépian qui se développe au-dessous du confluent de Mare et Orb, un vieillard de quatre-vingt-six ans. Chanoine honoraire de Montpellier, il a bien voulu sortir de sa grande réserve habituelle et répondre à quelques-unes de nos demandes.

— En effet, nous dit-il, j'ai lu les *Courbezon*. Je les ai même *vus* avant de les lire, puisque je suis l'abbé Laurent, curé de Graissessac, ami de l'abbé Ferrand.

Je me souviens parfaitement de F. Fabre, de cet adolescent, petit de taille, à l'œil vif et noir, qui nous servait la messe quand nous nous rendions chez notre confrère de *Camplong*, Il était là, auprès de son oncle et il nous croquait à l'aise, tandis que, sans en avoir conscience, nous posions devant lui.

— Ainsi, monsieur le Chanoine, vous pourriez nous livrer les *Clés des Courbezon* !

— A peu près, reprit-il avec un fin sourire ! En faisant, en effet, la part de l'exagération voulue, je reconnais que Fabre a taillé dans le vif presque tous ses héros. L'abbé Montrosier, par exemple, pour commencer par les moindres, mort, il y a quelques années, curé de X....., redouté de ses collègues, devient, sous la plume de l'auteur, le grotesque et dangereux espion de l'Évêché, le sémillant abbé Motrose, gonflé de glorios et de sottise.

— Et Vernoubrel, ce petit usurier rose, grassouillet et rond, de Bédarrieux ; on l'a si bien reconnu chez nous, que sa famille a cherché noise à Fabre dans un temps. Demandez-lui en des nouvelles ? Il doit en savoir long là-dessus !

— Mais, M. le chanoine, Séveraguet, cet ange du bon Dieu, cette douce, pâle et sympathique figure de vierge chrétienne a-t-elle réellement existé ?

— Ah ! répondit-il, après un moment de silence pendant lequel il ferma les yeux comme pour se recueillir, que Dieu ait son âme dans son saint paradis pour tout le bien qu'elle a fait sur nos montagnes cévénoles !

— Et l'abbé Ferrand ?

— De celui-là F, Fabre pouvait parler en toute connaissance de cause. C'est l'abbé Ferrand qui a formé le cœur et pétri l'esprit de son neveu Ferdinand. Sans être aussi bon théologien qu'Albert-le-Grand et saint Thomas, le curé de Camplong, travailleur consciencieux et méthodique, intelligent, infatigable, ami sincère, d'un commerce plus sûr qu'agréable, était un *caractère*. Sans doute le cher neveu se fait illusion sur la valeur réelle de son oncle, mais le sentiment de piété filiale qui l'inspire dans *Les Courbezon* est, à mes yeux, une excuse plus que suffisante. Tenez pour certain, dans tous les cas, que F. Fabre n'est pas le premier qui ait écrit dans sa famille. Il chasse de race.

— Cependant, M, le Chanoine, *Fumadou* et *Pancolou*, l'Avocat et le Sanglier, sont bien le produit de son imagination ?

— Vous êtes jeune, me répondit mon interlocuteur. Néanmoins cherchez dans vos souvenirs, mieux encore, autour de vous ! Ne les trouvez-vous pas, en chair et en os, sous un nom quelconque ?

Le Fumat ! Pancol ! Dans mon long ministère, au pays cévénois, maintes fois je les ai rencontrés ! Plaignant l'un, me méfiant toujours de l'autre !

— L'Avocat et le Sanglier ! Quel joli parallèle entre ces deux types de paysans si nettement dessinés au début, si heureusement développés dans le récit, si éncr-

giquement soutenus et identiques jusqu'au sombre et fatal dénoûment !

— *Fumadou* et *Pancolou* me paraissent mieux réussis que les autres dans les Courbezon. N'avez-vous pas remarqué à la page 77, ce tableau digne des grands maîtres ? Fumat sort de chez Sévéraguette où il a soupé, invité par elle s'il vous plaît, et en compagnie du nouveau curé de Saint-Xist. — « La nuit était magnifique et l'Avocat bercé par mille rêves délicieux, cheminait lentement, se retournant parfois pour regarder la maison de Cécile..... Le Sanégrol tout aise tout ravi par cette nuit claire et douce lapait voluptueusement les premières gorgées d'un bonheur qui ne pouvait plus lui échapper.

— Ce malin et fûté Sanégrol qui lape les premières gorgées de son bonheur. Quel joli coup de pinceau ! Quelle image ! Quelle expression ! Et il y en a souvent d'aussi heureuses, dans les Courbezon ! Du reste F. Fabre a été élevé au milieu de nos paysans. Plus fortuné que les autres enfants enfermés au collège de bonne heure, il a vécu de leur vie librement, longuement ; aussi les sait-il par cœur ! Aujourd'hui comme alors, voyez-vous, les paysans sont calins, fourbes, rusés et railleurs, durs et avarés. Personne, et un curé moins que les autres, personne ne doit se fier à leurs démonstrations. Tout n'est qu'extérieur chez eux ! Combien, semblables au Sanégrol, qui montrent dans l'exécution de leurs desseins une admirable souplesse de caractère unie à une fermeté d'esprit peu commune ? Combien plus nombreux encore amis du curé tout d'abord et devenant ses ennemis les plus acharnés quand la religion le force de les heurter dans leur vanité ou dans leurs intérêts !

Relisez, à la page 148, le portrait d'Antoine Fumat et ses ignobles calomnies contre le pauvre curé de Saint-Xist ! Il y a quelques exceptions, je ne l'ignore pas, mais

F. Fabre n'a que trop raison en écrivant que le paysan quand il est pervers ne l'est jamais à demi.

— Vous venez de nommer, M. le Chanoine, ce pauvre curé de Saint-Xist, l'abbé Courbezon, le héros du roman. Seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous pensez de lui ?

— L'abbé Courbezon ! Il était notre aîné. Nous l'aimions, nous le respections, l'abbé Ferrand, les autres et moi. Nous faisons le plus grand cas de ses vertus, de son bon cœur, mais secrètement nous lui souhaitions un peu plus de tête.

Son incurable manie de bâtir lui faisait le plus grand tort, et les sévérités de ses supérieurs ne sont que trop justifiées.

Pour moi, mon admiration lui est acquise, elle serait même sans réserve si l'abbé Courbezon était aussi imitable qu'admirable. Beaucoup de saints, me direz-vous peut-être, étaient ainsi. Il me paraît toutefois que chez les véritables saints la charité ne doit étouffer ni la justice ni les autres vertus naturelles. Toutes, au contraire, s'embrassent et s'étreignent amicalement dans leurs cœurs.

F. Fabre, par exemple, compare souvent l'abbé Courbezon à saint Vincent-de-Paul. La comparaison est très-flatteuse pour le premier. Ce sublime imprudent était un homme de cœur ; c'est vrai ! Il possédait lui aussi une âme ardente et passionnée pour le bien, mais pour sûr il n'avait ni l'intelligence ni le tact du héros de la charité.

Dieu merci, rares ne sont pas, dans le clergé, les cas de désintéressement, d'abnégation et de sacrifice ! mais pour résumer ma pensée, si j'étais évêque, voire même simple directeur de Grand-Séminaire, je ne laisserais jamais entrer dans la tribu sacerdotale un sujet qui se proposerait de suivre jusqu'au bout les errements du sympathique mais trop chimérique desservant de St-Xist.

Sur cette conclusion, je pris congé de l'aimable chanoine en le remerciant de la faveur qu'il m'avait faite.

Barnabé. — 1874.

En sortant d'Hérépian du côté de la rivière où des flottes de canards se balancent sur les eaux claires, aux ondulations du courant, on arrive bientôt aux Aires.

Ce petit village, envahi par la hideuse politique, en ces années dernières, a donné à lui seul, au Conseil d'État, plus de travail, que les communes de France et de Navarre réunies.

Les cris de haine et les menaces ont remplacé le fifre de Braguibus. ce fifre, « aux sons éclatants plus purs que le bruit des cascates de La Vernière, plus suaves que les notes perlées du rossignol. » Hélas ! malgré Liette, les Combal et les Garidel se font une guerre acharnée !

Saint-Michel, ancien fort, véritable nid d'aigles pillards, domine le village et la vallée. Un ermitage s'éleva sur les débris de sa tour ruinée. Vers 1840 la garde de cet ermitage fut confiée à Barnabé Laverune, *frère trop libre* de Saint-François. C'est là-haut qu'il gîtait ce diable d'ermite dont F. Fabre nous raconte l'odyssée avec tant de verve et sous des couleurs rabelaisiennes. Aussi bien F. Fabre qui fraye si facilement avec le clergé, ne pouvait raisonnablement oublier et ne pas cultiver les œuvres du curé de Meudon. La grosse, la rustaude, la sensuelle figure de Fra Barnabé ne déparerait pas la collection des personnages plantureux dont le génie de Rabelais peupla l'abbaye de Thélème.

Barnabé est une plaisante idylle. Il y a dans ce livre, ajouterons-nous après Jules Lemaitre, une magnifique et formidable surabondance de vie animale, et tout à côté des coins de tendresse, comme des vallons fleuris aux flancs d'une montagne.

L'ermitage de Saint-Michel des Aires est aujourd'hui vacant. Le fifreur Jean Maniglier, autrement dit Braquibus, en fut le dernier titulaire. La plate-forme déserte n'est plus égayée que par le gazouillis des oiseaux.

En face, de l'autre côté de la rivière, se dresse Notre-Dame de Carimont, l'ermitage rival, celui-là même si indignement pillé par ce sacrilège Labinoswki ! Vous savez bien ? Frère Venceslas qui allait trop souvent à Béziers !!!

Depuis quelques années, il n'y a plus de Frères libres de Saint-François. Le pittoresque peut bien y perdre mais non le sens moral, car ils ne marchaient pas toujours en droiture dans le chemin de leur saint patron !

A cause du voisinage de Lamalou-les-Bains, l'ermitage de Carimont est encore entretenu par un paysan, un rustre maigre et vieux ne se déridant qu'à la vue d'une pièce blanche.

Un jour, un curé voisin, arrive sur la montagne à l'aube naissante pour célébrer sa messe. Il n'y trouve que le Frère qui fait fonction d'enfant de chœur sans broncher jusqu'à l'Offertoire. Tout à coup sur ce plateau éclate une fusillade. Parmi ces pierrailles semées de thym et ces buissons de cade, les lièvres abondent et les chasseurs aussi ! Au premier coup de fusil, notre Frère dresse l'oreille ; au second il s'élanche hors de la chapelle en s'écriant : « Minute, M. le curé, minute. J'y vas. Vous comprenez ! ils l'ont manqué ! » Et il laisse ce brave curé se débrouiller tout seul, avec les anges, un gros quart d'heure durant.

Quand il revint avec le lièvre et les chasseurs, quelle scène entre le curé et lui ? Je vous laisse tout le plaisir de la deviner !

Mon Oncle Célestin.

C'est encore aux Aires qu'elle commence pour se terminer à Lignières cette histoire merveilleuse et tou-

chante. Distincte de *Barnabé*, néanmoins elle s'y rattache par plusieurs liens. Nombre de visages entrevus dans *Barnabé* reviennent pour nous sourire dans *Mon Oncle Célestin*.

La critique range ce livre de F. Fabre parmi les mieux venus de ses romans. Mais il est si compact, que nous n'essayerons pas même de l'analyser. Profitant de ce répit, formulons quelques réserves.

D'après Jules Lemaitre, trois conditions au moins sont nécessaires pour être un bon peintre de mœurs cléricales.

D'abord il faudrait avoir vécu longtemps avec des membres du clergé, — c'est le cas de F. Fabre. — L'idéal serait d'avoir été neveu du curé. Il l'a été, et l'oncle curé joue un assez grand rôle dans son œuvre pour qu'on ne puisse en douter.

La seconde condition, ce serait, après avoir vécu à l'église, à la sacristie et au presbytère, d'en être sorti.

F. Fabre en est sorti ! Il en sort même tous les jours de plus en plus, hélas !

Une dernière condition, ce serait d'entreprendre ces descriptions et ces études dans un esprit de *sympathie respectueuse*.

Et, un peu plus loin, J. Lemaitre ajoute :

« Je ne crois pas qu'un prêtre intelligent trouve rien de choquant dans les *Courbezon* et dans *Mon Oncle Célestin*, sinon l'idée même de faire des romans sur les prêtres. »

Que disent, que pensent les prêtres intelligents et des *Courbezon* et de *Mon Oncle Célestin* ? C'est leur affaire et non la nôtre ! Mais une chose est certaine : c'est qu'il y a loin des *Courbezon* à *Mon Oncle Célestin*, j'entends au point de vue de la *sympathie respectueuse*.

Depuis l'apparition des *Courbezon*, pour F. Fabre et ses éditeurs, que de bénéfices réalisés ! Le talent s'est

mûri ; le style est moins lourd, la mise en scène plus soignée, et partant plus pathétiques les effets produits ! D'accord. Mais depuis lors aussi, *l'abbé Montrose*, l'abbé espion, le curé..... mauvais, au moins pour ses collègues, est devenu Monsieur *Clochard*, curé-doyen de Lunas.

Quel chemin parcouru !

Le premier, assez sévèrement jugé, peut exister dans le clergé ; le second est outré, exagéré, inadmissible ! — L'abbé Montrose est grotesque ; l'abbé Clochard est méprisable, même pour le monde le plus large et le plus libéral.

Si encore, grossissant les défauts des uns, F. Fabre, en justice, ne serait-ce que pour rétablir l'équilibre rompu, avait accordé aux autres plus de tenue et plus de dignité, nous glisserions légèrement sur ce manque de respect pour le corps ecclésiastique. Mais lisez, et prononcez vous-même. Dans ses grandes lignes, la conduite de l'abbé *Courbezon* frise plus d'une fois l'indélicatesse et manque de tact absolument. Son excessive bonté excuse son incorrigible marotte. Soit ! Mais, vis à vis de *Marie Galtier*, la tenue de *Mon Oncle Célestin* est *niaise*. Le desservant des Aires et de Lignières n'a pas pour deux liards de sens moral et pratique. Je l'affirme hautement, sans crainte d'être démenti.

Somme toute, à part la chasteté qu'il leur laisse à peu près intacte, F. Fabre a insensiblement dépouillé ses héros de toutes les vertus qui pouvaient nous les faire respecter, et en même temps nous les rendre sympathiques.

Ceux qui sont bons sont bêtes. Quant aux autres, ils sont *jaloux*, vindicatifs, petits, mesquins, ambitieux, orgueilleux parfois, toujours vaniteux, ennemis des congréganistes, et sentant plus ou moins le fagot.

De Montrose à Clochard, de Lucifer à l'abbé Tigrane, quelle gradation descendante de respect et de sympathie !

Admettons un moment que F. Fabre soit *véridique* et *sincère* dans ses tableaux de mœurs cléricales; vous me concéderez bien, sans doute, qu'on ne fait pas preuve d'amitié, ni de reconnaissance envers un corps respectable de la société, en dévoilant aux profanes ses défauts et ses misères secrètes.

Pour moi, si j'avais été le doyen du curé de Lignières, en le voyant, avec un acharnement digne d'une meilleure cause, s'enfermer chaque jour davantage, je l'aurais tout d'abord charitablement averti ; puis, s'il n'avait pas tenu compte de mes avis, en conscience, comme son supérieur hiérarchique, je me serais cru obligé d'en référer à notre Évêque. Et cela, uniquement pour empêcher un scandale grossier, toujours dangereux pour le prêtre et pour l'Église.

Un curé a charge d'âmes. Il ne lui est pas permis d'être saint pour lui seul; il faut qu'il soit *saint* pour les *autres* !! C'est le premier de ses devoirs, et F. Fabre me paraît l'avoir oublié.

Ces réserves faites, une fois pour toutes, il y a, dans *Mon Oncle Célestin*, de bien belles pages. En le lisant, malgré quelques longueurs et des redites, il s'en détache comme des parfums agrestes, suaves et doux. Malgré soi, invinciblement on se sent envahi, pénétré, dominé par la griserie des champs, ivresse pleine de charme et peu dangereuse.

(A suivre).

SYLVAIN.